

Avec le regard des hommes

Dans le monde du vivant l'homme a pris le pouvoir et balisé son rapport aux animaux avec ce qui confortait la certitude de sa supériorité, l'anthropomorphisme, soit une proximité qui est un déni de différence ou le rejet dans la sauvagerie, soit un éloignement à gérer derrière l'objectif d'une caméra ou au bout d'un fusil de chasse.

Le territoire est pourtant vaste mais la voie laissée à l'Autre étroite. Les films sont pleins de bêtes fidèles, utiles et sympathiques. Les animaux comme les hommes, depuis les petits Mickeys, souris en gants blancs, les toutous infantilisés par leurs maîtres et les cohortes de chiens cinématographiquement corrects. Et à l'opposé, les films animaliers tentent de nous faire entrer dans la vie définitivement étrangère d'un monde animal propre à nous fasciner ou nous effrayer. Sans oublier les pamphlets qui dénoncent la souffrance des bêtes, la cruauté des hommes mais ne donnent aux premières qu'une égalité pré-mortem d'ailleurs plus propre à protéger la sensibilité des seconds qu'à les épargner.

Dès le pré générique, il est évident que le film de Dominique Loreau apporte une autre réflexion et se situe dans une approche différente. Un paysage urbain, une rue avec voitures, piétons, maisons, signalisation est, à l'image comme au son, partagée, utilisée par les humains et les oiseaux. A égalité de bruit, d'activité et de présence. Un parallélisme qui laisse à chacun sa place, le sol ou le ciel, cohabitants d'un univers où chacun vit selon les lois de son espèce. Cette première séquence est à la fois incipit et fil directeur. On va rencontrer une zoologue qui, dans les Highlands, vit au milieu des moutons dont elle décrypte les conduites beaucoup plus intéressantes que ne le prétendait Panurge, un acteur qui se sent vache ou chien et donne des cours de comportement animal, des danseuses qui partagent la chorégraphie avec des oiseaux qui leur ouvrent un monde de mouvements ailés, une éleveuse de cochon qui bien qu'elle les parque dans des porcheries industrielles pense qu'ils ont une âme et que tous les nouveaux nés se ressemblent, nourrissons ou porcelets, tous les deux roses et démunis, un ami des poissons se désolant parce qu'il ne saura jamais ce que voient et pensent les locataires de son aquarium.

Tous ces personnages sont en état d'observation et de curiosité, prêts à apprendre et à comprendre ces Autres, sujets comme eux de la planète terre et non objets mis au service de leur intérêt ou de leur mépris.

Mais Dominique Loreau ne tombe pas dans un angélisme paralysant. Les abattoirs existent, les hommes mangent des beefsteaks comme les lions dévorent des gazelles. Le système du vivant obéit à des lois qui ne font pas appel au bien ou au mal. Elle met en place la reconnaissance mutuelle des habitants qui le peuplent en privilégiant un plan/photo/photogramme. Elle filme un boeuf, un oiseau comme elle ferait l'image d'un visage. Elle leur "tire le portrait", les individualisant, prenant la durée de la pause qu'ils lui accordent dans un échange où ils la fixent avec une curiosité que l'on peut croire identique. Il n'y a pas seulement regard mais échange de regard. L'Autre est là dont il faut tenir compte.

Elle n'ignore pas non plus les musées et les zoos, lieux de divertissement mais aussi de connaissance où l'on peut philosopher sur l'animalité, rencontrer la diversité du monde et s'en émerveiller et, bien qu'elle ne tombe pas dans la facilité de la cage aux singes où l'on

se demande de quel côté des barreaux est le plus primate, du regardé ou du regardeur, elle capte la tentation de devenir une bête dans ces photos de foire où les enfants glissent leur tête à une place laissée vide, celle d'un animal peint sur ces panneaux de bois. La catwoman, l'homme tigre, l'enfant panda appartiennent à ce monde des fantasmes où l'autre est envié dans sa liberté et son étrangeté. Pas si simple d'être seulement un homme!

Regard sur des regards, Dominique Loreau capte les tentatives alternées de se percevoir les uns les autres- et là est le sens du film. Le rythme et le montage suivent le temps et la durée de ces rencontres, passent de l'une à l'autre, y reviennent dans ce qui est une circulation méditative, approche de recherche et de réflexion. Les séquences ne s'organisent pas en blocs successifs mais s'interpénètrent dans un dialogue/vagabondage conduit par la curiosité des hommes interrogeant l'opacité si proche de tous ces regards.

Jacqueline Aubenas.